

Littérature - Céytu : là où le wolof tutoie les grandes oeuvres francophones

INTERVIEW. En même temps que les éditeurs Laure Leroy et Rodney Saint-Éloi, l'écrivain Boubacar Boris Diop dit tout sur cette collection Céytu qui a choisi de traduire en wolof* Césaire, Mariama Bâ et Le Clézio.

Propos recueillis par [Katia Touré](#)

Céytu est le nom du village du Baol où est né et inhumé l'historien et homme politique sénégalais Cheikh Anta Diop, figure incontournable de l'histoire de l'Afrique. Les premiers ouvrages de cette nouvelle collection littéraire seront disponibles en librairie à partir du 17 mars. Sur les rayons : *Une si longue lettre* de Mariama Bâ (*Bataaxal bu gudde nii* traduit par Mame Younoussé Dieng et Arame Fall), *L'Africain* de JMG Le Clézio (*Baay sama, doomu Afrig*) traduit par Daouda Ndiaye, et *Une saison au Congo* d'Aimé Césaire (*Nawetu deret*) traduit par Boubacar Boris Diop. Directeur de la collection, Boubacar Boris Diop la présentera au Sénégal dans les universités Cheikh Anta Diop de Dakar et Gaston Berger de Saint-Louis. Au Canada et aux États-Unis, Céytu sera portée par Mémoire d'encrier à travers des événements en partenariat avec des associations telles que le Rassemblement général des Sénégalais du Canada (RGSC) et l'Association des Sénégalais d'Amérique (ASA). En avril prochain se déroulera "Le mois du Sénégal au Canada", soit à la même période que le Salon du livre de Québec. Pour la France, le 17 mars, date de lancement de « Céytu », coïncide avec l'ouverture du Salon du livre de Paris. Ces premiers titres présagent d'une longue série de publications à venir, dont certains, pourquoi pas, pourraient même être des inédits écrits en wolof. Comment ce projet a-t-il pu être monté ? Dédiée aux littératures du monde entier, Zulma, maison installée à Paris, s'est alliée à Mémoire d'encrier, basée à Montréal. Leurs deux directeurs, la Française Laure Leroy pour Zulma, et l'écrivain haïtien Rodney Saint-Éloi pour Mémoire d'encrier, ont accepté, avec Boubacar Boris Diop, de confier au *Point Afrique* tous les ressorts de ce projet sans précédent.

Le Point Afrique : Comment est née l'idée d'une collection littéraire telle que Céytu et qu'est-ce qui vous a poussés à collaborer ?

Boubacar Boris Diop : L'idée est née au cours d'une conversation matinale dans un café de Paris entre Laure et moi. On a décidé de forcer le destin, de relever un défi. Cela ne semblait pas possible, mais on a quand même choisi de le faire. Le premier réflexe des gens quand ils prennent connaissance de l'existence de cette collection littéraire est de se demander pourquoi proposer des ouvrages en wolof. Aussi, ils sont loin de penser que toutes les langues se valent. Mais, au final, le pourquoi devient très vite un pourquoi pas. Et cela est une très grande victoire. Cette collection crée une sorte de frisson. C'est un ovni dont on ignore la provenance. Paris est d'ailleurs l'endroit le plus improbable pour ce genre d'aventure.

Laure Leroy : C'est en effet une folle aventure. Boris Diop a toujours été absorbé par l'idée d'enseigner, de diffuser et de faire rayonner la langue wolof. C'est une entreprise qui lui tient à cœur et qui, selon moi, est pleine de mérite. Cette conversation matinale nous a permis de donner corps à une rêverie. Nous en avons parlé à Rodney, car nous avons réalisé, au fil des discussions, qu'une grande partie du public en Amérique du Nord a une large connaissance du Sénégal. Plus d'une douzaine de langues africaines sont pratiquées aux États-Unis. Il était essentiel pour nous d'avoir un partenaire dans cette région du monde. Sans compter que Rodney nourrit une passion pour le Sénégal.

Rodney Saint-Éloi : Pour ma part, c'était une évidence d'être solidaire de ce projet. Chez Mémoire d'encrier, nous publions déjà en créole, dans les langues amérindiennes, et l'addition de langues africaines nous interpelle forcément. La littérature doit nous aider à éviter la condescendance par rapport au continent africain ou à Haïti. Je parle de la division idéologique du monde entre les langues. Pour une fois, la parole n'est pas communiquée du Nord vers le Sud, mais du Sud vers le Nord. C'est une façon de montrer qu'en littérature, il n'y a pas de grandes ou de petites langues. Quand on parle de littérature, on doit penser respect et solidarité. Il est important que les cultures globales circulent dans toutes les langues du monde. En ce sens, travailler en wolof me paraît naturel. C'est aussi le rôle de la littérature d'aller vers l'audace, d'aller vers quelque chose qui s'apparente à une révolution.

Boubacar Boris Diop : En effet, c'est un effort d'internationalisation du wolof qui va crânement à la conquête du monde. Aussi, le wolof invite les langues minorées à suivre le même chemin. Depuis longtemps, je pense que la meilleure façon de dire, c'est de faire. Nous participons au développement de la langue wolof et suscitons des vocations.

Vous avez choisi de traduire *L'Africain* de Jean-Marie Gustave Le Clézio, *Une si longue lettre* de Mariama Bâ ou encore *Une saison au Congo* d'Aimé Césaire. Pourquoi ces ouvrages ?

Boubacar Boris Diop : Cela a été un travail d'équipe. Nous nous sommes d'abord concertés Laure et moi, puis Rodney est rapidement entré dans le jeu. Ces titres se sont imposés à nous. *Une si longue lettre* de Mariama Bâ est un classique. *L'Africain* de Le Clézio est un livre intime et très émouvant. Et que dire de leur portée universelle ? Il n'existe pas de texte plus actuel qu'*Une saison au Congo* de Césaire. C'est toute l'histoire des indépendances mort-nées, de l'emprise de plus en plus lâche, mais encore réelle, de l'Occident sur un certain monde.

Laure Leroy : Ces traductions permettent de mettre en exergue l'idée de partage autour d'incontournables de la littérature francophone traduits en wolof. Pour exemple, je ne pratique pas le wolof, mais ces livres sont des classiques que je connais très bien. *L'Africain* de JMG Le Clézio est un texte magnifique, un hommage au père de l'auteur, mais aussi au continent africain au cœur duquel il fait ses premiers pas. Au début, nous pensions surtout traduire des pièces de théâtre populaires et de grande qualité, de Brecht à Molière en passant par Goethe. Nous avons pensé à des auteurs de toutes langues. Nous ne voulions pas de textes trop volumineux. Nous avons également pensé à des livres pour enfants. Les connaissances littéraires en wolof sont moindres. Aussi, l'exercice de la traduction permet d'appréhender un autre univers à travers les mailles d'une nouvelle langue. Je tenais à ce que les livres jouissent de la même exigence graphique que les couvertures de Zulma.

Rodney Saint-Éloi : Ce sont des livres que nous avons tous lus. Aimé Césaire, au vu de son combat pour la négritude, est fondamental. Le Clézio, dans son discours de réception du prix Nobel de littérature en 2008, avait souligné l'importance des questions autour des langues nationales. Quant à Mariama Bâ, elle est incontournable vis-à-vis de la condition féminine en Afrique. Il est naturel que ces auteurs-là ouvrent la collection Célytu. D'ailleurs, c'est aussi un véritable apprentissage du wolof pour moi. J'apprends sur l'imaginaire de cette langue. C'est très nouveau pour moi.

Boubacar Boris Diop : Quand on traduit Césaire en wolof, on en vient à pouvoir en élargir la portée. Derrière ce texte, moult projets peuvent naître, comme sa mise en scène en wolof au Sénégal. Il y a donc un réenracinement de cette pièce dans une autre culture, une autre société. C'est un pas dans le sens de la revivification des langues africaines. Logiquement, en lisant ce texte en wolof, un jeune auteur ne devrait plus se poser la question de réussir à écrire en wolof ou pas.

Comment se dérouleront la diffusion et la distribution des livres de la collection ?

Laure Leroy : Les ouvrages de la collection Célytu seront diffusés dans les librairies françaises et francophones du monde par le biais de l'Organisation de coopération et de développement économique (OCDE) via la Sodis qui mettra en place la politique des prix adaptés à chaque territoire. Au Sénégal, les livres seront distribués dans les librairies « Athéna » et « Aux quatre vents » de Dakar. Si, en France, le prix des ouvrages devrait être compris entre 16 et 18 euros, nous souhaitons qu'il soit abordable au Sénégal. Aussi, chaque ouvrage devrait coûter 9,50 euros (la conversion en francs CFA sera assurée par la Sodis). Au Canada, le prix devrait avoisiner celui de la France avec un coût de 27 dollars canadiens (environ 17,70 euros).

Rodney Saint-Éloi : Notre travail consistera à faire circuler les ouvrages au Canada, aux États-Unis, soit un peu partout en Amérique du Nord, comme dans les universités. Aux États-Unis, j'en ai beaucoup parlé aux professeurs concernés qui n'ont pas du tout été étonnés par le lancement de la collection. C'est du côté de l'Europe que cela semble extraordinaire. Pour les Américains, c'est naturel que l'on traduise Aimé Césaire ou Mariama Bâ en wolof, car il s'agit d'une base de travail capitale. La question postcoloniale implique pour eux l'intégration des langues. Ce ne sont plus les langues des colonisés, mais des langues à part entière. Dans les universités américaines, le wolof n'est pas étudié comme une sous-langue. Il n'y a pas de réflexe colonial. Il s'agit de rappeler aux Africains que le wolof est une langue littéraire. Pour nous, il est important de montrer que la littérature ne vit pas qu'à travers le français, l'anglais ou l'allemand.

Boubacar Boris Diop : Ce que Zulma et Mémoire d'encrier apportent à la langue wolof est une possibilité de diffusion que nous n'avons pas sur le continent africain. La littérature en langue nationale existe au Sénégal, elle est importante et beaucoup plus puissante qu'on ne le croit, mais, malheureusement, sa diffusion est aléatoire et amatrice. Cette lacune pourra être comblée par Zulma et Mémoire d'encrier. Si je rentre dans n'importe quelle librairie, je pourrai demander un titre de la collection. S'il n'est pas en rayon, il sera possible de le commander. Les deux maisons d'édition ont l'impact économique pour le permettre. De surcroît, un livre en wolof pourra être commandé sur Amazon.

Vous cultivez également une longue amitié tous les trois...

Laure Leroy : Une longue et solide amitié... On apprend toujours de ce type d'expérience éditoriale. C'est passionnant. Avec Boris, nous avons toujours échangé sur toutes sortes de débats. Céytu est le fruit de l'un de ces échanges. Il ne s'agit pas de faire naître quelque chose d'encyclopédique ou de tendre à devenir des multinationales. Il s'agit sincèrement d'une synergie basée sur une confiance mutuelle qui donne envie d'élargir notre vision quant à un monde de plus en plus vaste. Une collection telle que Céytu apportera énormément à Zulma.

Rodney Saint-Éloi : C'est plus que de l'amitié. Il s'agit de fraternité sur le plan littéraire. En tant qu'écrivain, j'admire le travail de Boris, qui vient souvent au Québec. Son travail redéfinit la fonction de l'intellectuel et, pour reprendre un terme cher à Senghor, s'inscrit dans le « rendez-vous du donner et du recevoir ». Je pense qu'il tient à ce que les Sénégalais qui vivent ici ne soient pas coupés de leurs racines. Et cela ne passe pas seulement à travers le fait de manger un tiep bou dien. Cela passe également par la valorisation de la langue.

Boubacar Boris Diop : Nous avons toujours travaillé ensemble. Je suis auteur des éditions *Zulma* comme des éditions de *Mémoire d'Encrier*, en plus d'être ami avec Laure et Rodney. Il y a aussi un aspect auquel je m'intéresse peu dans cette aventure qui nous concerne tous les trois. Si un écrivain commence à écrire en se demandant s'il va être lu ou pas, il ferait mieux de ne pas s'y mettre. On écrit dans les ténèbres et s'il y a une seule personne pour lire un livre, ce livre mérite d'être écrit et publié. Cela ne veut pas dire que les questions matérielles de diffusion, de distribution, ne comptent pas. C'est que cela ne concerne pas l'écrivain. Nous formons une bande d'amis, mais il y a une base économique et intellectuelle très forte. Nous savons que les choses ne seront pas faciles. Nous ne naviguons pas sur un océan de certitudes, mais, pour nous, c'est du solide.

* *Le wolof est la langue la plus parlée au Sénégal.*

Mettez du wolof dans vos bibliothèques !

Par Abdourahman Waberi (chroniqueur Le Monde Afrique)

Le mois de mars annonce le printemps, synonyme de renouveau. Un écrivain sénégalais nous apporte une excellente nouvelle qui vient [secouer](#) les cocotiers du paysage culturel africain. Jugez-en plutôt. Une nouvelle structure éditoriale qui voit le jour, c'est déjà un petit événement. Ajoutons que ladite structure sera présente sur trois continents, ce qui est remarquable. Signalons enfin que cette dernière est dédiée entièrement à une langue africaine - le wolof – et [vous](#) saisissez la nature exceptionnelle du [projet](#).

L'homme qui a longtemps porté sur ses épaules ce rêve avant de le [voir](#) se [concrétiser](#) n'est autre que l'écrivain, traducteur et éditeur sénégalais [Boubacar Boris Diop](#). Ses complices sont la maison d'édition française Zulma et Mémoire d'encrier, une maison fondée par un poète haïtien passionnément solidaire, Rodney Saint-Eloi, et installée à Montréal. Si l'on doit cette aventure à Boubacar Boris Diop, son inspirateur en est [Cheikh Anta Diop](#), le grand intellectuel et homme [politique](#) sénégalais qui a donné à l'université de Dakar son nom. Voilà pourquoi la nouvelle collection porte le beau nom de Célytu qui renvoie au village natal de l'auteur de *Nations nègres et culture*.

Mariama Bâ, J. M. G. Le Clézio et Aimé Césaire

Les premiers fruits de [Célytu](#) sont déjà là. Ils sont au nombre de trois et si beaux à [dévorer](#) des yeux qu'il me prend l'envie d'apprendre le wolof rien que pour les [lire](#) dans cette langue en quête de cette dignité littéraire que seule la traduction octroie dans la durée. Saluons déjà le choix éditorial judicieux : *Bataaxal bu gudde nii* (*Une si longue lettre* de Mariama Bâ) traduit en wolof par Mame Younoussé Dieng et Arame Fal ; *Baay sama, doomu Afrig* (*L'Africain* du lauréat du [prix Nobel](#) de littérature Jean-Marie Gustave Le Clézio) traduit par Daouda Ndiaye et *Nawetu deret* (*Une saison au Congo* d'Aimé Césaire) traduit par Boubacar Boris Diop lui-même.

D'emblée, le pari de [faire](#) des [livres](#) de qualité est atteint. La diffusion qui reste l'écueil majeur rencontré par les professionnels du livre sur le continent est contournée par la coédition avec les maisons parisiennes et canadiennes. Ce choix ne fait pas seulement le bonheur des 11 millions de lecteurs potentiels qui se trouvent au [Sénégal](#), dans les pays limitrophes ([Mauritanie](#), [Gambie](#)) et dans la diaspora. Il s'inscrit dans un mouvement de fond qui voit dans le retour aux langues nationales l'une des conditions du [développement](#) réussi.

Lire aussi : [Hommage à Hailé Gerima, le bel insurgé](#)

Si les figures intellectuelles hier prêchaient dans le désert lorsqu'elles mettaient en avant les langues africaines, ce n'est plus le cas aujourd'hui. Au milieu des années 1980, le prolifique auteur kenyan Ngugi wa Thiong'o fait son adieu à l'écriture romanesque en langue anglaise. Désormais, il écrit dans sa langue maternelle : le kikuyu, pour [toucher](#) directement ses compatriotes et [jeter](#) les premières pierres d'une littérature en langue kikuyu. Ensuite, il prend le temps de [traduire](#) ses romans en anglais. La primeur et la saveur littéraires, il les destine à sa langue maternelle.

Dialogue entre les langues

Pour Ngugi wa Thiong'o comme Boubacar Boris Diop qui a publié son roman directement en wolof ([Doomi Golo](#)) en 2003, il ne s'agit pas de faire preuve de chauvinisme linguistique et encore moins de [dresser](#) une langue contre une autre. Au contraire, il faut s'engager bel et bien dans le dialogue entre les langues en passant avec bonheur de l'une à l'autre, en s'attardant sur les chemins de la traduction.

Même sous Senghor, le règne du français n'était pas sans partage au Sénégal. Les productions littéraires en langues africaines y sont plus anciennes que la production francophone. Sembène Ousmane tournait ses films en wolof et Cheikh Anta Diop préconisait l'usage des langues africaines à l'école et dans l'administration. Certes, il aura fallu [attendre](#) quelques décennies mais les faits sont là aujourd'hui : à l'université Cheikh Anta Diop, une [formation](#) dans les différentes langues nationales est sur le point de [démarrer](#) pour les 7 000 étudiants, l'Institut supérieur de [management](#) propose depuis peu un enseignement en wolof et enfin, l'Assemblée nationale montre l'exemple en introduisant la traduction simultanée dans l'hémicycle.

A vrai [dire](#), les peuples africains sont en avance sur leurs élites. Le temps de la création en langues nationales est presque arrivé, y compris dans les pays francophones. Il ne reste plus qu'à faire [connaître](#) et [voyager](#) ces œuvres. C'est la mission de Célytu. Nous lui souhaitons une longue vie !

28 avril 2016

L'Afrique est une vaste mosaïque de langues

Boubacar Boris Diop nous parle d'une entreprise totalement inédite qui met en jeu trois maisons d'édition, en France, au Sénégal et au Québec, dans le dessein de traduire en wolof, de Césaire à Le Clézio, des chefs-d'œuvre de la littérature francophone.

L'écrivain sénégalais Boubacar Boris Diop, Laure Leroy, directrice en France des éditions Zulma, et le poète haïtien Rodney Saint-Éloi qui, à Montréal, est à la tête de la maison d'édition Mémoire d'encrier, créent ensemble la collection Céytu, rayonnant sur trois continents, entièrement dédiée à une langue africaine, le wolof, qui compte 11 millions de locuteurs, d'abord au Sénégal. Quatre titres par an sont prévus. Les premiers choix éditoriaux se sont portés sur *Une si longue lettre*, de Mariama Bâ, *L'Africain*, de Jean-Marie Le Clézio et *Une saison au Congo*, d'Aimé Césaire. Boubacar Boris Diop répond à nos questions.

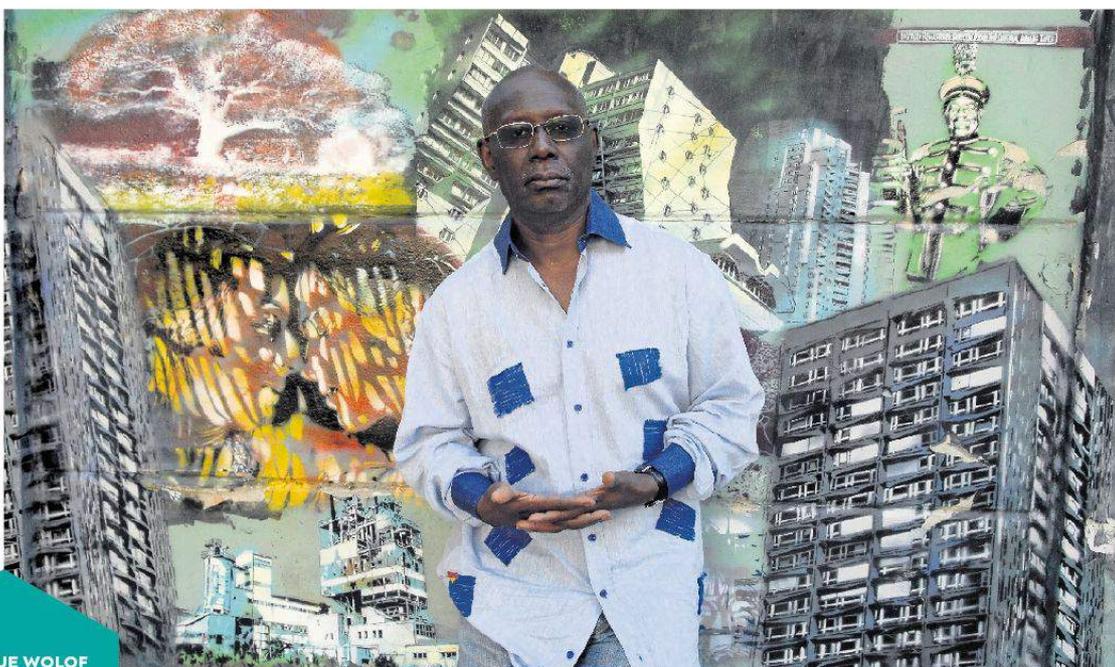
C'est une première cette alliance d'éditeurs pour faire entendre la grande littérature d'Afrique et d'ailleurs dans une des langues de ce continent...

BOUBACAR BORIS DIOP La globalisation, c'est une immense scène où doivent s'entre-croiser, et pas seulement se croiser, toutes les identités humaines.

Dans ce cas précis, il s'agit de faire en sorte qu'elles se parlent puisqu'il n'est de plus puissant révélateur d'identité que la langue. La violence aveugle, l'errance des migrants et les crispations actuelles disent l'affolement des imaginaires et peut-être cela réveille-t-il chez chacun un désir de dialogue resté longtemps inconscient. Est-ce pour cette raison que Céytu suscite un engouement qui nous surprend quelque peu nous-mêmes ? C'est probable.

Est-ce de concert que vous avez choisi les premiers écrivains publiés ?

BOUBACAR BORIS DIOP Bien évidemment. Beaucoup de noms d'auteurs ont été mentionnés au cours de mes premiers échanges avec Laure Leroy. La traduction, particulièrement réussie, d'*Une si longue lettre*, de Mariama Bâ, existait déjà et nous l'avons reprise telle quelle. *L'Africain*, récit autobiographique de Le Clézio, d'une grande virtuosité et farouchement personnel, semblait être un gros morceau mais nous nous sommes justement laissé tenter par



LA LANGUE WOLOF EST À PEINE ENSEIGNÉE EN FRANCE.

BOUBACAR BORIS DIOP : « LA SEULE ALTERNATIVE À LA LITTÉRALITÉ, C'EST UNE IMMENSE LIBERTÉ. JE CROIS AUSSI QUE CHAQUE TEXTE A SON PROPRE RAPPORT À LA LANGUE D'ACCUEIL. » PHOTO ULF ANDERSEN/AURIMAGES/IMAGEFORUM

la difficulté. Quant à la pièce de Césaire, sa version française est archiconnue des Sénégalais qui n'arrivent toujours pas à oublier, comme les autres Africains, l'odieux assassinat de Lumumba. Nous comptons monter *Nawetu deret* à partir de novembre et la jouer dans quelques grandes villes de chez nous.

Quel type de difficultés peut rencontrer le traducteur qui va « transvaser » la langue française en wolof ? Donnez-nous quelques exemples...

BOUBACAR BORIS DIOP Nous parlons ici de deux langues totalement différentes, je m'en étais déjà bien rendu compte en traduisant du wolof vers le français mon propre roman *Doomi golo*. C'est pourquoi il est hors de question de faire du mot à mot. La seule alternative à la littéralité, c'est une immense

« De nos jours, tout écrivain ambitieux vise un double public: les siens d'abord, dans sa langue, et ensuite le monde entier à travers les traductions. »

liberté. Je crois aussi que chaque texte a son propre rapport à la langue d'accueil. Il y a ainsi une proximité naturelle entre les deux versions du roman de Mariama Bâ, dont la traduction a presque été une remise « à l'endroit » en ce sens que la musique de la langue wolof était déjà quasi obsédante dans la version française. Pour Le Clézio, la grande difficulté a consisté à adapter à notre contexte culturel des tournures typiquement françaises

et surtout de donner à comprendre des noms d'objets inconnus au Sénégal. Mais le plus intéressant avec Le Clézio, c'est le titre de son livre, *L'Africain*, qui est en quelque sorte le piège idéal. En principe, ça doit être traduit par « Doomu afrig » mais cela ne restitue pas l'idée que Le Clézio parle de son père. Il faut donc le préciser mais aussitôt surgit une nouvelle complication. Laquelle ? En wolof, quand vous dites sama baay, « mon père », vous énoncez un fait établi, en toute neutralité, mais quand vous inversez les mots, baay sama, cela devient « mon père bien-aimé » et c'est là un élément essentiel car Le Clézio parle de son père, qu'il ne nomme d'ailleurs jamais, avec une infinie tendresse. J'ai moi-même traduit *Une saison au Congo*, aidé par ma longue familiarité avec la langue poétique très particulière de Césaire. À cela s'ajoute le fait que, comme toutes les grandes œuvres, sa pièce n'a pas pris une ride, un

demi-siècle exactement après sa publication. Je trimais là-dessus quand il est arrivé ce que l'on sait, au Burkina Faso, à Blaise Compaoré. Il reste toutefois vrai que certains passages sont si ésotériques que j'ai dû les laisser « au repos » pendant plusieurs semaines avant de me colleter de nouveau avec eux.

Que représente le wolof sur le territoire de l'Afrique en son entier?

BOUBACAR BORIS DIOP Si je suis africain, c'est parce que je suis wolof comme un autre est kikuyu, yoruba ou joola. Il est temps de se faire à l'idée que l'Afrique est une mosaïque, comme toutes les autres parties du monde, avec ses lignes de fuite et ses points de contact. Je suis d'accord avec ceux qui suggèrent une langue africaine de communication internationale, qui pourrait être le swahili, mais cela ne devrait frustrer personne de son être profond. Et ce qui exprime le mieux cette présence dans l'histoire humaine, c'est encore la littérature, qui n'a rien à voir avec la démographie. Les Grecs, pour m'en tenir à ce seul exemple, sont à peine 10 millions – contre 14 millions de Sénégalais – et cela ne les empêche pas d'écrire, comme les Albanais, les Slovènes ou les Bulgares, dans leur langue, le grec, qu'eux seuls connaissent. De nos jours, tout écrivain ambitieux vise un double public : les siens d'abord, dans sa langue, et ensuite le monde entier à travers les traductions. En somme, la question de savoir pour qui on écrit est devenue obsolète car des millions d'inconnus occupent, qu'il le veuille ou non, l'espace mental du créateur. Mais s'il ne veut pas se contourner lui-même, il ne doit pas en faire son audience première.

Cette collection a été baptisée Céytu. Pour quelle raison? De quoi s'agit-il?

BOUBACAR BORIS DIOP Céytu est le nom du village natal de Cheikh Anta Diop, où du reste sa veuve, récemment décédée, et lui-même reposent. Cet esprit puissant et indomptable représente tout pour des millions de Noirs, qu'ils soient Africains ou de la diaspora. Nous sommes ses héritiers. Il a fait dès 1954, dans *Nations nègres et culture*, un travail de traduction que la collection Céytu essaie de perpétuer.

Quels sont les canaux de diffusion dans les pays où la langue wolof est parlée ?

BOUBACAR BORIS DIOP Les Sénégalais, qui sont de grands voyageurs, emportent avec eux leurs langues à travers le monde, nous y ajoutons une littérature en wolof florissante mais assez mal distribuée. Aujourd'hui, ils peuvent trouver nos titres dans toute bonne librairie ou bien les commander en ligne.

Quels sont les prochains titres envisagés ?

BOUBACAR BORIS DIOP Un ami m'a déjà envoyé une traduction du *Petit Prince*, de Saint-Exupéry, réalisée il y a longtemps et que je n'ai pas encore lue. Un travail est en cours sur *la Grève des battus*, d'Aminata Sow Fall et *Mattigari*, de Ngugi wa Thiong'o. Quelques autres idées flottent en l'air et je suis personnellement très tenté par Brecht, plus précisément par *la Résistible Ascension d'Arturo Ui*. Il suffit de voir où en est l'Amérique avec Trump pour comprendre cette envie! ●

littérature

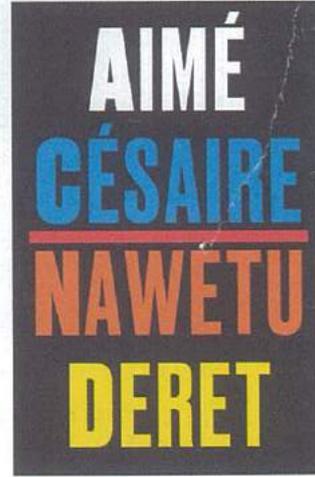
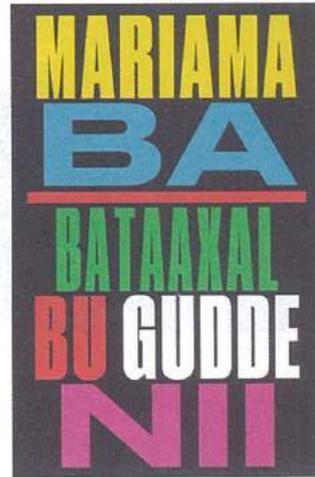
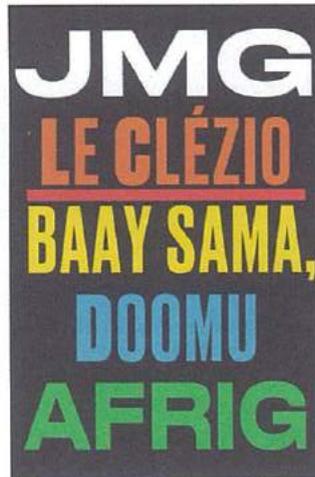
Céytu, une collection de romans en wolof

Début mars, l'écrivain sénégalais Boubacar Boris Diop lance en compagnie de la maison d'édition française Zulma et celle installée au Canada, Mémoire d'encrier, une collection de romans en langue wolof : Céytu.

■ ■ PAR ANNE BOCANDÉ - @BocandeAnne

« Cette dynamique tricontinentale peut être un tournant, pour ne pas dire une révolution », s'enthousiasme Boubacar Boris Diop. L'auteur du célèbre roman *Murambi ou les livres des ossements* (2000) est un fervent défenseur de la langue la plus parlée au Sénégal : le wolof. Langue qui compterait plus de 11 millions de locuteurs, et dans laquelle il a écrit le roman *Doomi Golo* (2004). L'écrivain a également ouvert un cours d'initiation aux littératures africaines en langue wolof à Saint Louis, au Sénégal.

En lançant Céytu, avec les Éditions Zulma (France) et Mémoire d'Encrier (Canada), il s'agit désormais de proposer et/ou faire découvrir les littératures, en wolof, au plus grand nombre. « Dans un premier temps, nous faisons de la traduction de langue française », précise Laure Leroy, directrice de Zulma, ajoutant qu'un à deux temps de sorties auraient lieu par an. Pour ce mois de mars, il s'agit d'*Une si longue lettre* de Mariama Bâ (*Bataaxal bu gudde nii* traduit par Mame Younoussé Dieng et Arame Fall), *L'Africain* de JMG Le Clézio (*Baay sama, doomu Afrig* traduit par Daouda Ndiaye), et *Une saison au Congo* d'Aimé Césaire (*Nawetu deret* traduit par Boubacar Boris Diop). Diffusés simultanément en France, au Canada et au Sénégal. « Alors que le wolof est peu enseigné en France, presque toutes les universités américaines ont un département d'African Studies. Et dans une vingtaine d'entre eux au moins, le wolof est enseigné et considéré » insiste Laure Leroy, déjà fortement engagée sur le sujet. Sur douze romans publiés chaque année chez Zulma, huit sont des traductions : « Une de nos spécialités est d'aller chercher des chefs-d'œuvre en langues dites plus rares. Or, la rareté de la langue est relative à la rareté des traductions publiées. Là je me suis dit : pourquoi ne pas faire le mouvement inverse et traduire des grandes œuvres en wolof ? » Et Boubacar Boris Diop de rétorquer : « Pourquoi pas, en effet ? Si on



COUVERTURES DES TROIS PREMIERS LIVRES DE LA COLLECTION CÉYTU DIRIGÉE PAR BOUBACAR BORIS DIOP © ÉDITIONS ZULMA / MÉMOIRE D'ENCRIER

est convaincu que toutes langues se valent bel et bien, il s'agit simplement de faire en sorte que notre peuple puisse savourer dans sa langue ce qui se fait de mieux dans la création littéraire universelle. » Et l'engagement de Rodney Saint-Eloi, fondateur de Mémoire d'encrier, est également évident, lui qui s'attache à publier et rendre visibles notamment les littératures en langues amérindiennes et en langues créoles.

Hommage à Cheick Anta Diop

« La vivacité des langues nationales est un enjeu de culture, d'éducation et de civilisation », continue Laure Leroy, en écho au premier Salon du livre en langues africaines^[1] qui s'est déroulé au Mali en janvier dernier. Au Sénégal, où le français demeure la langue officielle, « d'une certaine façon, la langue française nous a été chaque jour un peu plus étrangère ces dernières années. Nous ne pouvons pas continuer à prétendre appréhender le monde dans une langue que plus personne ne comprend vraiment et que même les élites intellectuelles parlent de moins en moins », affirme Boubacar Boris Diop. Et d'ajouter : « Cheikh Anta Diop et le poète David Diop ont invité à considérer les littératures africaines en langues européennes comme

des littératures de transition, à l'aune d'une histoire littéraire perçue sur la durée. » Céytu est le village natal de l'intellectuel Cheick Anta Diop (1923-1986). « C'est un modèle, lui qui traduit dès 1954, pour Nations nègres et culture, une large palette de textes allant de « La Marseillaise » à des extraits de L'Illiade et l'Odyssée. »

Céytu renforce par ailleurs l'enjeu des coéditions, qui « permettent à des ouvrages d'être traduits et diffusés loin du pays et du continent où ils sont nés et loin de leur contexte culturel d'origine » selon L'Alliance des éditeurs indépendants^[2]. « Repenser les dominations littéraires dépend selon moi de tels projets, qui ne sont pas forcément adressés aux lectorats du Nord, souligne par ailleurs le chercheur Raphaël Thierry. Maintenant, l'étape suivante est de savoir si les éditeurs africains en langues africaines peuvent avoir les mêmes possibilités que Zulma ou Mémoire d'Encrier, sans passer par des opérateurs français. Espérons-le.^[3] »

[1] LIRE LE REPORTAGE SUR AFRICULTURES.COM

[2] BIBLIODIVERSITÉ. MANIFESTE POUR UNE ÉDITION INDÉPENDANTE. SUSAN HAWTHORNE. ÉDITIONS CHARLES LEOPOLD MAYER, 2014

[3] AUTEUR DE LE MARCHÉ DU LIVRE AFRICAIN ET SES DYNAMIQUES LITTÉRAIRES. LE CAS DU CAMEROUN. PRESSES UNIVERSITAIRES DE BORDEAUX, 2015. LIRE L'INTERVIEW SUR AFRICULTURES.COM

Céytu

"Cette dynamique tricontinentale peut être une révolution" A propos de Céytu, collection de livres en wolof
Entretien de Anne Bocandé avec Boubacar Boris Diop.

En ce mois de mars, l'écrivain sénégalais Boubacar Boris Diop lance, en compagnie de la maison d'édition française Zulma et celle installée au Canada, Mémoire d'encrier, une collection de livres en langues wolof. Cette initiative, baptisée Céytu en hommage à l'intellectuel Cheick Anta Diop, propose ainsi de publier une à deux fois par an plusieurs ouvrages dans une langue parlée par environ 11 millions de personnes au Sénégal, en Mauritanie et en Gambie et leurs diasporas. Rencontre avec Boubacar Boris Diop, auteur notamment du roman en wolof *Doomi Golo*(1)

Quelle est la place de la collection Céytu dans votre parcours de fervent défenseur de la langue wolof ? Vous avez enseigné notamment la littérature romanesque en langue wolof à l'université de Saint-Louis.

La collection Céytu est dans la continuité d'une telle initiative. Mais aujourd'hui c'est au monde entier, et pas seulement à des étudiants de Saint-Louis, qu'il s'agit de faire découvrir les ressources de nos langues nationales, du wolof dans le cas de Céytu.

Que permet la coédition avec une maison d'édition française et une maison d'édition canadienne ?

Ces deux grands éditeurs vont mettre au service de la langue wolof leur immense potentiel de diffusion. Sa très faible visibilité a toujours été le talon d'Achille de la littérature, en particulier romanesque et théâtrale, en langues africaines. Cette dynamique tricontinentale peut être un tournant, pour ne pas dire une révolution. Nous visons les lecteurs sénégalais, au pays ou non mais aussi les étrangers qui aiment et connaissent notre langue. Le pari de Céytu, c'est de proposer des livres bien faits et de les rendre aisément accessibles.

Vous avez choisi dans un premier temps de favoriser l'accès à trois livres publiés. Comment s'expliquent ces choix ?

Une si longue lettre de Mariama Bâ s'imposait par sa valeur propre mais aussi par l'exceptionnelle traduction, qui existait déjà, de Mame Younoussé Dieng et Arame Fal ; L'Africain de Jean-Marie Le Clézio, est un tour de force en ce sens qu'il reste une confession à la fois intime et d'une ahurissante précision documentaire ; la pièce de Césaire sur l'assassinat de Lumumba a beau dater des années 70, elle reste actuelle quand on pense, par exemple, au destin tragique d'un Thomas Sankara, aux événements du Burkina et même au rôle plus que douteux de l'ONU dans des événements allant du génocide des Tutsi du Rwanda à la Syrie ou la Libye. J'avais une folle envie de traduire Une saison au Congo et maintenant, je souhaite faire jouer la pièce dans les grandes villes du Sénégal.

"La rareté d'une langue est surtout relative à la rareté des traductions disponibles", confiait Laure Leroy, éditrice de Zulma.

C'est tout à fait cela. C'est extrêmement audacieux d'envisager de traduire en wolof ce qui pour nous mérite de l'être. D'où la première réaction, de stupéfaction, de nos interlocuteurs, - "mais pourquoi diable traduire tous ces livres en wolof ?" - toujours suivie d'une autre, plus rationnelle : "Mais pourquoi pas ?". Pourquoi pas, en effet ? Si on est convaincu que toutes langues se valent bel et bien, il n'y a aucune raison de faire des histoires avec tout cela. Il s'agit simplement de faire en sorte que notre peuple puisse savourer dans sa langue ce qui se fait de mieux dans la création littéraire universelle.

Quelle est la place actuelle du wolof au Sénégal vis-à-vis du français, langue officielle ?

Céytu n'est qu'un modeste épisode de tout ce qui se fait aujourd'hui autour des langues de mon pays. L'université Cheikh Anta Diop de Dakar est sur le point de démarrer une formation dans nos différentes langues nationales en direction de 7000 étudiants et L'Institut Supérieur de Management propose depuis peu un enseignement de wolof. Et l'Assemblée nationale a enfin osé lever un tabou en passant à la traduction simultanée. Cela dit, la langue française reste, dans une large mesure, celle du prestige. Mais l'effondrement spectaculaire du système éducatif classique basé sur le français ne laisse pas le choix à notre société. D'une certaine façon, la langue

française nous a été chaque jour un peu plus étrangère au cours des dernières années. Nous ne pouvons pas continuer à prétendre appréhender le monde dans une langue que plus personne chez nous ne comprend vraiment et que même les élites intellectuelles parlent de moins en moins. La coupure est réelle, la situation intenable et on sent les prémisses d'un basculement. J'ai presque envie de paraphraser Cheikh Anta Diop en ajoutant "sur la pente de notre destin linguistique".

"Par rapport à l'histoire, c'est important d'écrire en wolof", dites-vous. C'est-à-dire ?

Cela signifie qu'il ne faut pas accepter la dictature de la réception. La valeur d'un livre ne se mesure pas à la taille de son lectorat immédiat, c'est plutôt sa capacité à durer qui peut faire la différence. Où va le texte, c'est sans doute important mais ce qui l'est infiniment plus c'est d'où il vient. Quand on mesure le chemin que la langue wolof a parcouru en si peu d'années au Sénégal, on réalise que le temps de la création en langues nationales est presque arrivé. Du reste Cheikh Anta Diop et le poète David Diop ont chacun invité à considérer les littératures africaines en langues européennes comme des littératures de transition, à l'aune d'une histoire littéraire perçue sur la durée, s'entend. Au Sénégal, la littérature en langues nationales est plus ancienne que la production francophone. Les textes sont nombreux et variés. La moindre des choses est de leur donner la chance d'être connus.

Se tenait, sur le sujet, le premier salon de l'écrit et du livre en langues africaines à Bamako en cette fin janvier. Ce qui ressort de cette conférence est la nécessité notamment de politiques publiques du livre en langues africaines dans chaque pays. Quel est l'état des lieux en la matière au Sénégal ?

Il y a toujours eu au Sénégal un ministère - ou un secrétariat d'État - chargé de la promotion des langues nationales mais j'avoue n'être pas très informé de ses actions. Je ne peux donc pas en juger. Je sais en revanche que dans le sillage de la pensée de Cheikh Anta Diop, des initiatives majeures se sont multipliées au cours des deux dernières décennies. On a des éditeurs comme Osad, Ared et Papyrus-Afrique qui ont publié une quantité phénoménale de livres en langues nationales, souvent dans des conditions financières difficiles. Il n'y a pas photo entre eux et les éditeurs sénégalais en langue française bénéficiant pourtant davantage des fonds publics. Il y a également de nombreux sites d'enseignement du wolof en ligne dont le meilleur à mes yeux, celui qui m'aide en tout cas le plus dans mon travail, est ettub-wolof.org.

Autre constat et perspectives de ce salon : l'enjeu du numérique. Vous, vous mentionnez surtout, concernant la diffusion des langues africaines, celui des livres audio. Est-ce une perspective possible pour Céytu ?

Il y a cette fameuse querelle entre livre numérique et livre imprimé, avec de sérieuses inquiétudes quant aux chances de survie du second. Pour moi, le troisième larron pourrait être l'audio-book. Il est une opportunité inouïe pour la création en langues africaines, une sorte de revanche de l'oralité sur l'écriture par le biais des technologies les plus modernes. Un très bon roman lu à haute voix en diola ou en sérère, quelque part au cœur du pays réel, ça fait rêver, même si l'image peut sembler un peu naïve. Céytu va jouer sur les trois tableaux. Une version numérique va être disponible pour chaque titre et l'audio fait partie des plans. Mais c'est un exercice beaucoup plus lourd et délicat. J'ai expérimenté ça sur *Doomi Golo* avec le cinéaste Joe Gaï Ramaka, nous avons bossé dessus pendant cinq ans, tant nous souhaitions proposer en ligne un produit impeccable. Cet audio-book a hélas été violemment détruit au bout de quelques semaines par de mystérieux hackers.

Vous avez choisi le nom Céytu en hommage à Cheikh Anta Diop. Pourquoi ?

Son disciple le plus connu, Théophile Obenga, dit : "Je ne sais même pas ce que je ne dois pas à Cheikh Anta Diop." Toute notre équipe de traducteurs s'est toujours réclamée de lui et pour un modèle, c'en est un car c'est lui qui traduit dès 1954, pour Nations nègres et culture une large palette de textes allant de "La Marseillaise" à des extraits de "L'Illiade et l'Odyssée". Et ce combat, il l'a longtemps mené seul, contre la puissance coloniale, vite devenue puissance néo-coloniale, mais aussi bien souvent contre les siens. Voilà pourquoi au-delà de sa réflexion brillante et courageuse sur notre apport au monde et sur notre rapport à celui-ci, je retiens surtout une incroyable force de caractère, son refus de se laisser impressionner par qui que ce soit. C'est de façon très consciente que j'essaie, personnellement, de m'inspirer de cet exemple. Il s'agit d'essayer de rester au plus près de ce qu'on pense, de faire ce qu'on croit juste ou nécessaire en se moquant totalement des états d'âme des uns et des autres. Cette force de caractère de Cheikh Anta Diop est une des clefs de son aura posthume, qui lui vaut la rareté tenace de certains. Quand Sarkozy fait en juillet 2007 son infâme discours de Dakar, il s'interdit soigneusement de prononcer le nom de l'université qui l'a invité pour n'avoir pas à prononcer celui de Cheikh Anta Diop. C'était en fait un bel hommage, mais involontaire, à l'esprit de résistance que cet indomptable

penseur continue d'incarner pour nous.

(1)Doomi Golo, Dakar, Papyrus, 2003

(2) Lire l'interview à venir sur Africultures.com



5 avril 2016

Les éditions Zulma et Mémoires d'encrier lancent [Céytu](#), un label de littérature contemporaine en wolof. Trois titres traduits du français vers le wolof inaugurent la collection, sous la direction de l'écrivain Boubacar Boris Diop. Les couvertures, au design fort, se déclinent aux couleurs de l'Afrique.

Laure Leroy, la directrice des éditions Zulma, revient sur la genèse de cette aventure unique dans le paysage éditorial français.

Comment est née l'idée d'une collection de littérature en wolof ?

Laure Leroy : L'idée est née d'une conversation avec Boubacar Boris Diop, dont Zulma a notamment publié *Murambi, le livre des ossements*. La question des langues africaines le passionne, il a lui-même écrit l'un de ses romans directement en wolof. Et il a enseigné plusieurs années à l'Université Gaston-Berger de Saint-Louis, en wolof. Il est le directeur de collection de ce nouveau label. De notre côté, chez Zulma, nous publions des romans, récits et nouvelles du monde entier, à travers des traductions de plus d'une vingtaine de langues (malayalam, tamoul, ou bengali, par exemple). Cela m'a semblé passionnant de tenter l'aventure en sens inverse : traduire du français en wolof – sans quitter notre domaine de prédilection : la littérature contemporaine. Quant à Rodney Saint-Eloi, qui dirige les éditions Mémoire d'encrier à Montréal, son engagement pour la diversité et sa passion pour le Sénégal en faisaient un partenaire évident, aussi idéal qu'enthousiaste.

Est-ce que c'est la première fois qu'un éditeur français crée une collection de littérature en langue africaine ?

L.L. : J'avoue ne pas m'être posé la question. Mais comme pour tout, il est probable que nous ne soyons pas les premiers...

Comment s'est fait le choix des trois premiers textes et quel type de texte pourriez-vous accueillir à l'avenir ?

L.L. : A vrai dire, le choix de ces trois premiers textes s'est fait très vite. C'était d'emblée une évidence.

Une Saison au Congo, d'Aimé Césaire, a bien sûr un caractère politique. C'est le titre avec lequel Boubacar Boris Diop, qui en est le traducteur, voulait lancer la collection.

Une si longue lettre, de Mariama Bâ, est un classique de la littérature sénégalaise, mondialement connu, qui fait signe à tous les lecteurs intéressés par le wolof et/ou le Sénégal.

Quant à *L'Africain* de JMG Le Clézio, c'est un magnifique hommage au continent africain.

Nous poursuivrons sur cette lancée. L'idée n'est pas de faire découvrir des textes, que tous nos lecteurs auront bien sûr déjà lus en français ou en anglais, mais plutôt de leur offrir le plaisir de les redécouvrir en wolof.

La collection vise la diaspora sénégalaise en Europe et en Amérique du Nord, mais également les Sénégalais et, dans une moindre mesure, les locuteurs de wolof en Gambie ou en Mauritanie. Comment est-ce qu'on construit la stratégie de diffusion dans ces conditions ?

L.L. : A chaque territoire sa stratégie, bien sûr... Mais comme notre démarche est totalement inédite, tout est à inventer. Je suis certaine que nous allons apprendre beaucoup au fil du temps. La première étape est de faire connaître l'existence de ces livres, par la presse et les réseaux sociaux notamment, et de les rendre disponibles à minima un peu partout, via notre distributeur, la Sodis. Au Sénégal, nos livres seront disponibles dès la mi-avril dans les trois principales librairies de Dakar : Les Quatre vents, ClairAfrique et Athéna. En France, en Suisse, en Belgique et au Canada, une centaine de libraires ont joué le jeu. Aux Etats-Unis, où le wolof est enseigné dans de nombreuses universités, nous avons un très bon relais avec la librairie Albertine. Et partout dans le monde, ces libraires ont des sites de vente ou de réservation en ligne. Auxquels s'ajoutent bien sûr les classiques du genre comme amazon.fr ou amazon.com

Afin de pouvoir orienter nos lecteurs qui, nous le constatons, viennent du monde entier, nous mettons

régulièrement à jour la liste des points de vente par pays sur notre site : www.ceytu.fr
Et d'ici à quelques mois, nous espérons pouvoir les proposer au format numérique également.

Le prix sera différent en France et au Sénégal. Il y aura donc des ISBN différents ?

L.L. : C'est un peu technique, mais la meilleure solution semblait d'imprimer un seul tirage, et d'attribuer des prix de vente différents selon les territoires.

Le site de Céytu est en anglais et en français, mais pas en wolof. Pourquoi ?

L.L. : Nous ne savons pas forcément qui sont nos lecteurs. Mais il est probable que ce sont tous des lettrés, amoureux de littérature, et parfaitement francophones ou anglophones. Ce sont deux langues à travers lesquelles nous pouvons échanger facilement.

Pour finir, un mot sur le travail graphique de la collection. Quel était le brief ?

L.L. : Nous voulions donner à Céytu une identité graphique très forte et très qualitative. Que nos livres soient beaux, de façon immédiate et frappante. Une langue est belle aussi à travers sa graphie. Et c'est une manière de la mettre en valeur que de miser ainsi sur une couverture strictement typographique.

David Pearson a su inventer pour Zulma des couvertures et un design uniques dans le monde. Je crois que Céytu fera date pour cela aussi.



Culture

Édition Sortie remarquable chez les libraires, le 17 mars. Celle des premiers titres en wolof de la collection « Céytu », coéditée par les Éditions Zulma en France et Mémoire d'encrier au Canada. Entretien avec le directeur de la collection, l'écrivain Boubacar Boris Diop.

« On apprend nos langues et on les perd... »

Propos recueillis par
Corinne Moncel

Pour la première fois, des œuvres majeures du patrimoine littéraire paraissent en langue wolof. *Une si longue lettre*, de Mariama Bâ⁽¹⁾, *L'African*, de JMG Le Clézio⁽²⁾, et *Une saison au Congo*, d'Aimé Césaire⁽³⁾. Les livres seront disponibles sur trois continents

l'Afrique, l'Europe et l'Amérique du Nord. Une révolution éditoriale pour la langue majoritaire et véhiculaire au Sénégal (où le français est la langue officielle, et qui compte six langues nationales reconnues), également parlée en Mauritanie, en Gambie, et dans les diasporas. Soit plus de 11 millions de wolophones. À l'origine du projet, l'écrivain et intellectuel Boubacar Boris Diop, qui enseigne depuis 2016 à l'Université américaine de Yofa, au Nigeria. Il a lui-même écrit en wolof *Doomu Golo* (Papyrus, Dakar, 2003) et vient d'achever *Bammeeleu Kocc Barma*. ■ D'où vient le projet de publier des romans en langue wolof ?

□ Cette idée est partie d'un coup de tête. Après un débat littéraire sur la traduction avec Wole Soyinka, Souleymane Bachir

Ndiagne, Pape Samba Diop, nous nous sommes rencontrés avec Laure Leroy, directrice des Éditions Zulma, et nous avons beaucoup parlé de langues africaines. De fil en aiguille, nous en sommes venus à l'idée de traduire les meilleurs textes de la littérature mondiale en langue wolof. Le projet est donc né d'une conversation, mais, comme tout le monde sait, le hasard n'existe pas.

■ « Céytu » est coéditée par un éditeur français et un éditeur sénégalais ?

□ Pas pour le moment, car les structures sénégalaises se heurtent à des problèmes économiques. L'idée est d'utiliser le potentiel de diffusion de deux éditeurs connus afin de présenter des œuvres en wolof dans le monde entier. Avec Zulma, nous allons toucher l'Europe et l'Afrique, où les livres seront diffusés dans les librairies à un prix inférieur au prix en France. Grâce aux Éditions Mémoire d'encrier de Rodney Saint-Éloi, nous serons présents au Canada et aux États-Unis, notamment dans les universités, dont beaucoup s'intéressent au

continent africain. Laure Leroy et Rodney Saint-Éloi sont de surcroît de grands amis, nous nous entendons parfaitement sur les choix éditoriaux et de publication.

■ Vous vous êtes d'emblée circonscrits à la littérature ?

□ Oui, nous voulons avant tout éditer des romans, du théâtre, des livres de jeunesse, et pourquoi pas des nouvelles. Au départ, nous ne songions qu'à la littérature francophone et française, puis, au fil de notre cheminement, le choix s'est élargi aux auteurs du monde entier. Je me suis par exemple penché sur la traduction des pièces de théâtre de Berthold Brecht ou des romans de Wole Soyinka. Dans un cas, nous nous sommes aussi heurtés à la question des droits d'auteur. Nous choisissons des textes courts, d'abord pour assurer une bonne coordination de la traduction, mais surtout parce que les gens n'ont pas l'habitude de lire en wolof. Pas question de leur infliger des pavés, ou encore des essais qui sont souvent dans le blabla.

■ Y a-t-il suffisamment de

locuteurs en wolof ?

□ On me pose souvent cette question, et elle reste toujours aussi bizarre pour moi. Les Albanais sont moins nombreux que les Sénégalais, de même que, pour rester en Europe, les Bulgares, les Tchèques, les Hongrois ou les Grecs. Et pourtant, jamais personne ne leur demande s'ils sont assez nombreux pour parler et lire dans leur langue.

L'Europe est une mosaïque de petites langues. Chacun s'agrippe à la sienne, parlée et écrite, pour entrer dans le monde, et cela va de soi. En revanche, quand il s'agit du continent africain, cela semble poser problème. Du coup, je me retrouve à expliquer ce qui est évident.

■ Plus précisément, existe-t-il assez de lecteurs en wolof pour lancer un projet éditorial ?

□ Le projet de « Céytu » n'est pas de faire naître une littérature, c'est d'extraire d'un peuple ce qu'il a de meilleur à apporter au monde. Longtemps je me suis posé la question : pour qui écrit-on ? Pour le monde, certes. Mais qui s'adresse directement à l'humanité entière ? Cela m'a conduit à me demander : à partir d'où écrit-on ? Et de répondre : à partir des langues dans lesquelles on s'exprime. Les langues sont des instruments,

« EXTRAIRE D'UN PEUPLE CE QU'IL A DE MEILLEUR À APPORTER AU MONDE. »

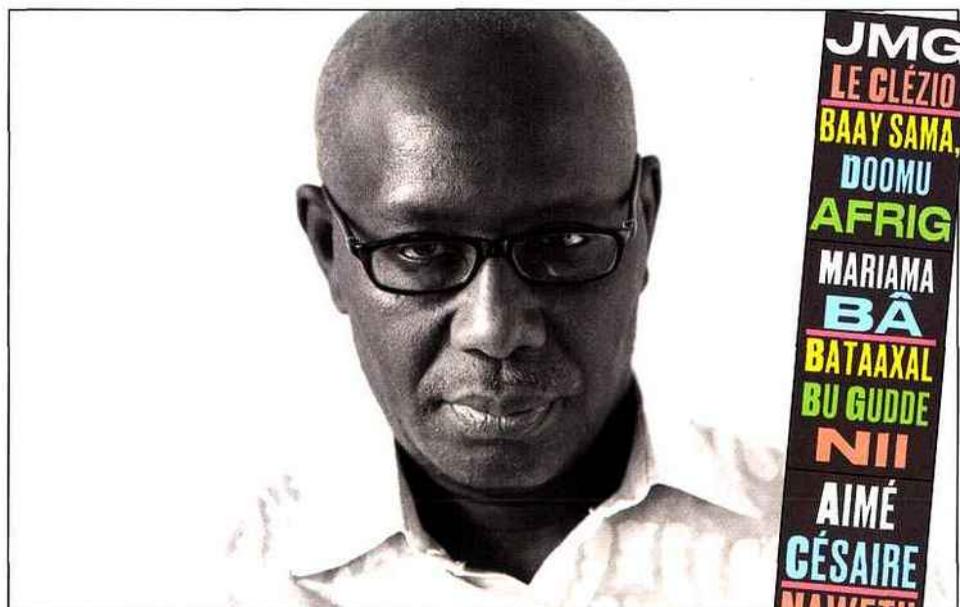
qui donnent sens à ce que l'on écrit et que l'on veut partager. Qu'importe si le nombre de ceux qui maîtrisent telle langue est réduit, il y a des traductions pour y remédier. Cela dit, je peux entendre votre objection. Je peux entendre que les Grecs, même s'ils sont moins nombreux que les Sénégalais, sont adossés à leur langue depuis des siècles, voire des millénaires. Mais qui peut nous dénier le droit de prendre le mouvement en

premiers licenciés en wolof et elle leur ouvre un mastère. J'ai enseigné trois ans la fiction romanesque en wolof dans cette université. Les étudiants étaient réticents au départ, mais très vite le cours a cartonné. Le problème, c'est qu'on n'a jamais vraiment fait d'offres littéraires aux nombreuses personnes qui lisent le wolof ou les autres langues nationales. Du coup, on apprend nos langues mais on les perd, faute de support pour les diffuser. La

quotidien et notre avenir doivent avoir le courage de poser cette question, mais elles ne le font pas. Il y a pourtant urgence au Sénégal : le système éducatif en français s'est effondré. Nous produisons aujourd'hui ce que l'on appelle des « semilingues » : des gens qui ne maîtrisent ni leurs langues maternelles, ni le français. Même l'élite parle de moins en moins français, en dehors d'une petite partie qui continue de l'utiliser par prestige et par

■ Les réticences pour un enseignement en langues nationales sont nombreuses en Afrique : on évoque l'échec de certaines expériences même quand il existe une seule langue, comme à Madagascar ; on affirme que le français est la seule langue de communication possible...

□ Cela fait vingt ans que je fais des conférences sur la question des langues nationales devant des audiences dans plusieurs pays d'Afrique. À chaque fois, quelqu'un se lève pour me dire qu'on ne peut pas faire ici ce qu'on a fait là, que la situation est différente au Cameroun, en Côte d'Ivoire, au Sénégal, etc. Bref, qu'il ne faut rien changer. Mais heureusement que tout est différent partout ! Chaque pays a son histoire, ses propres instruments linguistiques et culturels ! Après les indépendances, certains dirigeants, qui avaient de bonnes intentions, ont voulu aller trop vite et ont effectivement échoué. Est-ce une raison pour se résigner ? Je ne l'accepte pas. D'autant qu'au Sénégal, nous possédons plusieurs atouts : une littérature très forte, pas trop de langues que, de surcroît, presque tout le monde connaît, et le plus grand scientifique du continent, Cheikh Anta Diop, qui a beaucoup œuvré et traduit en langues nationales. Le Sénégal doit exploiter ces atouts et montrer le bon exemple, par contagion. C'est un chemin difficile, mais nous avons l'opportunité de faire bouger les choses. ■



Photos : D. R.

« Qui peut nous dire que la situation des langues au Sénégal est définitive ? Qu'il est trop tard pour écrire et publier en wolof ? » Boubacar Boris Diop.

marche ? Qui peut nous dire que la situation des langues aujourd'hui au Sénégal est définitive ? Qu'il est trop tard pour écrire et publier en langue wolof ?

■ D'autant que les choses bougent : bientôt une formation en langues nationales à l'université Cheikh-Anta-Diop de Dakar, et l'Institut de formation en management qui délivre un enseignement en wolof...

□ N'oubliez pas non plus que, cette année, l'université Gaston-Berger de Saint-Louis a couronné ses

littérature dans ces langues est pourtant plus ancienne que celle en langue française. À notre modeste niveau éditorial, nous souhaitons susciter des vocations. C'est aussi pour cela qu'on a choisi la littérature : pour être dans l'émotion. Nous pensons que le processus facilite la réplique.

■ N'est-ce pas aux autorités publiques de favoriser l'enseignement et le développement des langues nationales ?

□ En effet. Les autorités politiques qui gèrent notre

courtoisie. Je pense sincèrement que nous arrivons au bout de notre compagnonnage avec la langue française. Pas pour l'exclure, car toutes les langues doivent être partagées. Mais il faut une alternative au système actuel, et nous avons une identité linguistique au Sénégal. Pourquoi ne pas faire du wolof une langue nationale d'enseignement qui soit accouplée aux langues principales, comme le dioula au Sud, le sérère sur la Petite Côte, ou le pulaar au Nord ?

¹ « Bataaxal bu guddle nii », traduit par Mame Younoussé Dieng et Arame Fall.

² « Baay sama, doomu Afrig », traduit par Daouda Ndiaye.

³ « Nawetu deret », traduit par Boubacar Boris Diop.

1^{er} avril 2016

Boubacar Boris Diop, écrivain, traducteur : « J'ai rapatrié Césaire dans la culture wolof »

« Nawetu Deret », traduction d'Une Saison au Congo par Boubacar Boris Diop, collection Cétyu aux éditions Zulma (France) et Mémoire d'encrier (Québec). Dans la même collection des traductions de L'Africain de JMG Le Clézio et Une Si longue lettre de Mariama Bâ

Pourquoi le choix d'« Une saison au Congo » ? *

C'est peut-être la pièce la plus connectée directement au continent africain. Un autre enfant de la diaspora, le cinéaste Raoul Peck d'Haïti a fait un film sur Lumumba. Il est important qu'il y ait des romans et des pièces de théâtre connus et encore présents dans les mémoires collectives. La langue wolof viendrait en ce moment-là en écho de ce que les uns et les autres auront déjà lu et entendu. Césaire est là, depuis des générations.

On ne peut même plus savoir le nombre de fois où Une Saison au Congo a été jouée au Sénégal par la troupe nationale Daniel Sorano, mais aussi par des compagnies diverses et variées. Je l'ai vue au festival de Carthage à Tunis, à Dakar, au Burkina Faso où elle sera rejouée cette année dans un festival de théâtre.

En même temps, cette pièce n'a jamais cessé, depuis, d'être au coeur de l'actualité politique africaine ?

Effectivement, quand je la traduisais, je pensais fortement à Thomas Sankara car Compaoré venait d'être chassé du pouvoir au Burkina Faso et dans les conditions que l'on sait sur la vérité qui éclate sur son rôle dans la mort de Thomas Sankara. C'est le moment aussi de la sortie d'un livre que j'ai coécrit avec Aminata Traoré sous le titre « La Gloire des imposteurs ». On voit que l'ONU redevient un instrument dans les mains de grandes puissances, car il y a un exécutif mondial, le Conseil de sécurité qui décide de se débarrasser de Kadhafi, puis de Gbagbo. Je ne comparerais jamais Kadhafi, Gbagbo à Sankara ou Lumumba, mais enfin, on a vu comment ils ont manipulé les Printemps arabes et comment ils décident des bons et des méchants, qui doivent aller à la Cour pénale internationale. Tout se

décide à l'ONU et cela apparaît très clairement dans la pièce de Césaire, déjà du temps de Lumumba.

Qu'est ce qui ressort en wolof de cette traduction ?

C'est le lyrisme. Comme tous les grands textes poétiques, « Une Saison au Congo » est une fable farouche qui n'arrête pas de demander qu'on l'aborde. On a même parfois l'impression que des passages ne sont pas traduisibles en français. Le moment où on a le plus ce sentiment, c'est la séquence où Lumumba danse et parle avec Hélène, son épouse. Aussi, ce qui paraît dès la première réplique, c'est l'oralité. En réalité, pendant tout le temps que je traduisais, j'entendais le public sénégalais réagir parce que le texte est très direct connecté à la culture africaine. Césaire parle dans Cahier d'un retour au pays natal de ses ancêtres bambaras. Alors, il ne s'agit pas de le mettre dans un habillage linguistique, mais j'ai rapatrié Césaire dans la culture wolof.

C'est une manière de déposséder la langue française de son pouvoir de domination sur les imaginaires ?

Certes le Sénégal est le pays de Senghor l'académicien : il aimait la langue française et en avait dit tout le bien qu'il en pensait. Mais aussi, le Sénégal est le pays de Cheick Anta Diop sur les épaules de qui nous sommes juchés. Aimé Césaire et Cheick Anta Diop ont destin lié. Césaire avait dit ses mérites et, dans Discours sur le colonialisme, il qualifiait Nations nègres et culture du livre « le plus audacieux qu'un nègre ait écrit et qui comptera dans le réveil des peuples noirs ». Je suis dans ce que l'on appelle le militantisme linguistique : je balise le chemin tracé par Cheick Anta Diop. Si les jeunes lisent des textes bien faits en créole ou en wolof, ils se diront qu'il est possible de devenir écrivain, comme Césaire est devenu écrivain en lisant le français. Je suis dans un combat digne de Césaire et de Cheick Anta Diop.



Édition Du français au wolof

Céytu, c'est le village où est né et inhumé **Cheikh Anta Diop**. C'est aussi le nom choisi par les éditions **Zulma**, en collaboration avec les éditions **Mémoire d'encrier**, pour leur collection de livres en wolof - à paraître à partir du mois de mars 2016. Un projet tripartite unissant les deux maisons et l'écrivain sénégalais **Boubacar Boris Diop**. Les textes traduits seront des « incontournables de la littérature francophone ». Premiers ouvrages prévus : *Bataaxal bu gudde nii*, *Baay sama*, *doomu Afrig et Nawetu deret*. Autrement dit : *Une si longue lettre* (**Mariama Bâ**), *L'Africain* (**Jean-Marie Gustave Le Clézio**) et *Une saison au Congo* (**Almé Césaire**).



Après des détours, le retour à la langue maternelle

► Témoignages d'auteurs qui naviguent entre deux langues évoquant leur rapport particulier à leur langue maternelle.

« **J**e l'avais laissée trop longtemps, ma langue mère ; elle ne me reconnaissait plus comme sa fille » écrit dans *Nord Perdu* Nancy Huston qui a rédigé ses premiers livres en français avant de revenir à l'anglais à 36 ans pour *Le Cantique des plaines* et d'alterner dès lors ses deux langues.

Après avoir écrit en corse notamment pour « *être en résistance* », Marc Biancarelli rédige *Orphelins de Dieu* en français à 45 ans. « Je n'avais plus l'âge, ni l'énergie de suicider mes textes en les diffusant à la seule échelle de la Corse. Les expériences éditoriales sont longues, l'absence de rencontre avec les lecteurs douloureuse. Je ne pense pas trop correspondre à l'univers de la plupart des gens qui peuvent lire en corse. Donc écrire en français me permet aussi d'échapper au seul regard des inquisiteurs locaux. »

Ecrivain sénégalais, Boubacar Boris Diop, auteur notamment des *Petits de la guenon*, a écrit ses premiers livres en français, la langue du colonisateur imposée dès l'école à l'exclusion de toute autre, avant de reve-

nir au wolof : « Chez nous, le français, au lieu d'exprimer un univers culturel, le masque. C'est une langue d'opacification. Le français est comme une voiture prêtée par un copain que je fais attention de ne pas abîmer afin de la rendre intacte. Pour moi, les textes qui viennent de loin sont ceux que j'écris dans ma langue maternelle. En wolof, ils sont beaucoup plus spontanés. Lorsque j'écris en français, j'écris avec des mots dont je vais vérifier le sens dans le dictionnaire parce que personne au Sénégal ne le parle dans la vie quotidienne. Alors que quand j'écris en wolof, j'écris avec des paroles - des voix m'enveloppent dont je restitue la tessiture -, et j'ai un tel sentiment de complicité avec le lecteur qui se penche

sur mon épaule et dont je sens le souffle que l'humour vient tout naturellement. » Qu'on ne demande pour-

tant pas à Boubacar Boris Diop de choisir entre les deux langues dans lesquelles il continuera d'écrire, en assurant des passerelles. En partenariat avec l'éditeur parisien *Zulma* et l'éditeur québécois Mémoire d'encrier, il lance en mars une collection intitulée *Céytu* qui a vocation à proposer en wolof les chefs-d'œuvre de la littérature universelle, à commencer par des textes de JMG Le Clézio, Aimé Césaire et Mariama Bâ, trois écrivains de langue française.

CORINNE RENOU-NATIVEL

29 Janvier 2016

COLLABORATION **La littérature traduite en wolof**

L'écrivain Boubacar Boris Diop, la directrice de Zulma, Laure Leroy, et le directeur de Mémoire d'encrier à Montréal, Rodney Saint-Eloi, créent un label, Céytu. Ce dernier veut acheter les droits d'incontournables de la littérature francophone pour les traduire en wolof, langue parlée notamment au Sénégal, et qui compte quelque 11 millions de locuteurs. Céytu est le nom du village natal de Cheikh Anta Diop, « *un hommage à cet intellectuel d'exception, si important pour l'Afrique subsaharienne et sa diaspora* », précise Boubacar Boris Diop, le directeur de collection. Quatre titres par an, diffusés sur les trois continents, paraîtront avec, dès mars, les traductions d'*Une si longue lettre* de Mariama Bâ, de *L'Africain* de J. M. G. Le Clézio et d'*Une saison au Congo* d'Aimé Césaire. **A.-L. W.**



Associated Presse Sénégal

27 décembre 2015



SENEGAL-FRANCE-QUEBEC-CULTURE

LANÇEMENT EN MARS DE "CÉYTU", COLLECTION LITTÉRAIRE EN WOLOF

🕒 27 décembre 2015 à 12h29min 📄 574 📈 3%

Dakar, 27 déc (APS) – "Céytu", une collection littéraire en wolof créée par les éditions Zulma (France) et Mémoire d'encrier (Québec) sera lancée le 3 mars prochain par la parution de ses trois premiers titres, contribution au trentième anniversaire de la disparition de l'historien et homme politique sénégalais Cheikh Anta Diop (1923-1986), a annoncé à l'APS son directeur, l'écrivain sénégalais Boubacar Boris Diop.

Ce projet tripartite - France, Québec, Sénégal - a pour objectif de publier "des incontournables de la littérature francophone en wolof", indique une note de présentation des éditeurs. Celle-ci précise que les trois premiers titres traduits sont "Bataaxal bu guddé nii" (Une si longue lettre), de Mariama Bâ (par Mame Younoussé Dieng et Arame Fal), "Baay sama, doomu Afrig" (L'Africain), de JMG Le Clézio (par Daouda Ndiaye), "Nawetu deret" (Une saison au Congo), d'Aimé Césaire (par Boubacar Boris Diop).

"S'il est une innovation qui ne risque pas de passer inaperçue dans les semaines à venir, c'est la création d'une collection littéraire en wolof, coéditée par un éditeur parisien, Zulma, et un éditeur québécois, Mémoire d'encrier. Dénommée « Céytu », elle va proposer dans la langue de Serigne Moussa Kâ des traductions de chefs-d'œuvre de la littérature universelle, y compris des livres de jeunesse", écrit Boubacar Boris Diop dans son texte de présentation intitulé "Bépp làkk rafet na... ou les raisons d'être de Céytu".

Le romancier rappelle que lui et ses deux partenaires, Laure Leroy, directrice des éditions Zulma, et Rodney Saint-Éloi, directeur des éditions Mémoire d'encrier, travaillant sur ce concept "depuis plusieurs mois", ont eu "tout le temps" de se rendre compte que "la perplexité qu'il suscite presque toujours au départ cède vite la place, fort heureusement, à une saine curiosité voire à un certain enthousiasme".

"Nous considérons quant à nous que faire se parler deux langues humaines est la chose la plus normale au monde. Et plus celles-ci semblent avoir vocation à s'ignorer, plus l'exercice est nécessaire et stimulant", souligne Diop, signalant que les trois premiers titres à paraître "ne seront, en définitive, que les premières publications d'une longue série dans la mesure où Céytu n'entend se fixer aucune limite".

"Quel sens y aurait-il en effet à n'oser être audacieux qu'à moitié ?" se demande Boubacar Boris Diop avant de répondre : "Ce qui symbolisera le mieux notre pari sur la durée, c'est l'accent qui sera mis sur la littérature de jeunesse. L'ouverture aux cultures du monde entier, principale raison d'être de Céytu, vise à expulser la langue wolof d'elle-même, à mettre ses locuteurs au contact d'autres univers et émotions.

Le label "Céytu" résulte "d'un travail d'équipe réparti sur trois continents et s'adresse à tous les locuteurs du wolof dans le monde, avec une politique de prix adaptée à chaque territoire", relève la note de présentation.

"Le nom choisi pour cette collection parlera d'entrée de jeu à nos lecteurs, Céytu étant le village du Baol où est né et où est inhumé Cheikh Anta Diop, savant, historien et homme politique sénégalais qui reste à ce jour l'une des figures africaines les plus influentes et respectées de tous les temps", explique Boubacar Boris Diop.

Il ajoute que Cheikh Anta Diop (1923-1986) est "surtout celui qui a mené, sa vie durant, avec ardeur et avec une irrésistible force de conviction, le combat en faveur des langues africaines et cela dès 1954, date de parution de son premier ouvrage, Nations nègres et culture, salué par Aimé Césaire comme le livre « le plus audacieux qu'un Nègre ait jusqu'ici écrit et qui comptera à n'en pas douter dans le réveil de l'Afrique »".

Diop avait été désigné en 1966 par le Premier Festival mondial des Arts nègres comme "l'intellectuel noir qui a exercé le plus fort impact sur le XXe siècle". Pour Boris Diop, le trentième anniversaire de sa disparition, qui sera célébré en février 2016, sera "une nouvelle fois l'occasion de lui rendre l'hommage qu'il mérite.